

Gérard Farasse

## Une photo en plus

sur l'exposition de photos *Les grands espaces*

*Ce texte a été prononcé le 13 octobre 2010 au Palais des Beaux-Arts de Lille, dans le cycle des conférences « Midis-Poésie », organisées et animées par Ludovic Degroote. Elle a eu lieu au milieu d'œuvres appartenant à la collection d'art contemporain de la Fondation Société Générale. Cette fantaisie est dédiée aux auteurs de ces photographies, qu'ils ont inspirée.*

À regarder l'exposition du Palais des Beaux-Arts de Lille intitulée *Les grands espaces, l'expérience du grand format dans la photographie contemporaine* (9 octobre 2010-10 janvier 2011), on ne peut manquer d'être sensible, plus qu'aux paysages qui s'y déploient, à la fragilité des silhouettes humaines qui les hantent. C'est un homme assis de dos, un peu vouté, à l'extrémité d'un quai qui regarde l'infini marin : il a posé là sa valise. Comme il ne marche pas sur les eaux, il ne peut pas aller plus loin et sa halte marque pour lui la fin du voyage. C'est, comme encapsulé dans l'étroit couloir d'un compartiment du Transsibérien, un passager qui observe par la fenêtre un paysage qu'on ne verra jamais, mais qu'on imagine constitué de steppes immenses, parce que le train traverse la Mongolie : peut-être a-t-il devant les yeux le désert de Gobi. C'est encore, dans la manière de Gaspar David Friedrich, un homme vu de dos qui surplombe les nuages, portant dans ses bras un bébé, tandis qu'au loin, après la vallée qui se creuse, se redressent les montagnes pour faire barrage.

De ces silhouettes, il y en a bien peu, et elles se sont déjà absentes de certaines photographies. Pas âme qui vive, sur celle qui représente un immeuble flou de fin du monde, tel que la science-fiction serait susceptible de le décrire, après que le dernier homme, sauf le photographe, a disparu de la planète : mais qui pourrait-il inviter à la contempler ? Les villes ressembleront alors à ces amas de rochers carrés effondrés qui rappellent une boîte de sucre en morceaux renversée sur la toile cirée de la table d'une cuisine, mais il n'y aura plus de cuisine ni d'ailleurs de musées pas plus que des visiteurs pour y entrer ; pas âme qui vive, non plus, dans ces gratte-ciel, dans ces ruches aux alvéoles lumineuses qui, un instant, trompent l'œil, puisqu'elles se révèlent bientôt n'être qu'une image sur une affiche déchirée, collée, en guise de décoration, sur un mur de la chambre d'un de ces immeubles en voie de démolition.

« *Paysages avec figures absentes* », selon la formule de Philippe Jaccottet. Sont-elles présentes, ces figures, qu'elles paraissent lointaines et minuscules ainsi qu'il en va dans le paysage photographié par Mathieu Bernard-Reymond : on ne les découvre, à gauche, en contrebas, qu'après avoir bien regardé l'image qui entraîne impérieusement le regard sur la droite vers un éperon rocheux. Silhouettes amoindries ou silhouettes vues de dos. Les visages sont cachés, comme dans la photo aux mille et une mains : mille images de mains imprimées sur le mur et une seule main vivante, celle d'un homme, assis au bord du trottoir, qui s'en masque la face et refuse tout vis-à-vis. Assurément, un équilibre a été perdu entre l'homme et la nature : plus le paysage est vaste, puissant, éternel, plus l'homme semble y avoir été ajouté de façon provisoire et précaire, posé sur un damier

ainsi qu'une pièce d'échec destinée à être renversée d'une chiquenaude.

La plupart de ces silhouettes sont solitaires ou procurent l'impression de l'être. L'une s'incline avec précaution au sommet d'un rocher avec lequel, dans le contrejour, elle se confond, comme si elle n'en était qu'une simple excroissance ; une autre, enveloppée de toile grise, s'est repliée au pied d'une colline crépusculaire semblable à un amas de poussière et s'est endormie dans le giron de ce paysage pulvérulent.



*Luo Dan : Tibet Rikaze, July 20 2006 (Série « China Route 318 », 2006)*

Chacun de ces personnages définit un point de vue : une femme en robe bleue, qui domine une ville moderne, et comme sur son seuil, dresse les bras, à la façon d'une déesse de la victoire, en signe on ne sait trop de quoi : d'adieu ou d'accueil, de délivrance ou de rapatriement. Elle tient à l'extrémité de l'un d'entre eux un sac rose bonbon qui occupe presque le centre exact de la photo, un sac semblable à ceux que les magasins offrent pour transporter ses achats, en sorte qu'on ne voit plus que lui en dépit de ses modestes dimensions et qu'il suffit à anéantir l'immense panorama déjà décoloré qui tourne autour de la tache rose. Comme on aimerait que cette femme le dépose à terre et qu'elle en éparpille le contenu ! Qu'y trouverait-on ? Il n'est pas très vraisemblable que de ce petit sac sorte un vaste paysage, mais comme a émergé depuis toujours de la lampe d'Aladin, dans notre mémoire enfantine, un géant immense, on y croit : on attend ; on attend l'apparition du paysage merveilleux.

Un citoyen en complet noir, à qui il ne manque que le chapeau melon cher à Magritte, se tient debout sur une corniche et se penche un peu. Impossible, pour lui, de rien voir, car la ville ne se déploie pas face à ses yeux mais tombe à plomb sous ses pieds comme une falaise. On craint qu'il ne soit pris de vertige et ne résiste à la tentation de sauter dans l'abîme. Mais on se rassure bientôt, parce qu'on est conduit, tant l'image est paradoxale, à en chercher l'artifice et à en réduire l'incongruité. On la redresse mentalement ou, si l'on dispose d'une reproduction, on lui fait faire un quart de tour, et l'on découvre que le personnage est en réalité allongé sur le sol, qu'on avait pris pour un mur, et qu'il n'a pas les pieds sur une corniche, mais posés, légèrement surélevés, sur un parapet : il se

repose sur la terrasse d'un immeuble où il s'est isolé et s'apprête, sans doute, à entreprendre des exercices de yoga.

Dans la série des photographies intitulée *Espectadores*, des chaises pliantes forment une salle de spectacle en pleine nature, située devant des paysages divers : éoliennes, centrales thermiques ou lac de barrage. Elle est déserte. Les spectateurs ne sont pas encore là. Toutes ces photographies attendent. Elles attendent, elles appellent. Elles appellent une présence, ne serait-ce qu'une seule personne, un balayeur, peut-être, mais le sol est parfaitement propre. On songe à un théâtre, mais ce théâtre est la nature entière : pas de murs, pas de balcons, pas de plafond, ni non plus de manteau d'Arlequin pour délimiter la scène et pour cacher ce qui s'y foment.



*Alex Plademunt : Espectadores 13, 2008 (Photographie 120 x 150 cm)*

Tous ces personnages que je viens d'évoquer, j'ai la certitude à présent qu'ils sont en route, certains depuis fort longtemps car ils viennent de très loin, pour occuper ces sièges : l'homme à la valise, le personnage de Magritte, l'individu qui se masque le visage de la main, le jeune père vu de dos avec son bébé, l'homme qui s'est endormi dans le poussier, la jeune femme au sac rose, le voyageur du Transsibérien, et bien d'autres que je n'ai pas évoqués, tous sont en chemin, à la manière des frêles silhouettes de Giacometti qui, toujours penchées, vont de l'avant pour l'éternité, afin de gagner cette salle en plein air.

Les voilà qui arrivent. La femme en bleue, un peu vulgaire, se place aux côtés du personnage si strict de Magritte qui a pris soin, en s'asseyant, de relever son pantalon, en le pinçant de deux doigts aux genoux, afin de ne pas en gâcher le pli. Il détourne un peu la tête, incommodé par le parfum violent, ténébreux, presque opaque de la jeune femme qui tient son sac rose serré sur sa poitrine comme s'il contenait quelque chose de très précieux : va-t-elle, à la façon du prestidigitateur qui fait s'envoler de son chapeau des colombes, va-t-elle enfin le sortir, ce paysage de rêve qu'on attend, et le déployer comme un immense tapis volant qu'elle défroissera du plat de la main ? Car on s'y installerait aussitôt. Elle farfouille dans son sac. Ce n'est, hélas, que pour en extraire un pauvre bâton de rouge à lèvres, avec lequel elle entreprend de raviver les siennes, et un

poudrier doré dont le miroir lui permet de vérifier son maquillage. L'homme à la valise, un espion sans doute, la remet discrètement au voyageur du Transsibérien. Personne ne s'aperçoit de son geste clandestin. On ne saura jamais ce qu'elle contient. Le jeune père s'est installé vers le fond de la salle : il craint que son bébé ne se mette à crier. D'autres versions sont bien sûr possibles : la femme au sac rose, toujours elle ! séparée de son mari et de son bébé pour avoir été enlevée et contrainte à se livrer à la prostitution, est parvenue à s'échapper des mains cruelles de ses bourreaux. Elle entre dans la salle et, transportée, lève les bras au ciel. Elle a reconnu son mari et son fils. Une telle version soulagerait le personnage de Magritte.

Tous sont maintenant dans l'image et bavardent face au lac de montagne en attendant que le spectacle commence. Mais le spectacle est commencé depuis toujours et ils en sont, sans le savoir, les figurants. J'ai dit que tous étaient là, mais arrivent encore le couple de *L'Angélus* de Millet ainsi que toute une smala, d'allure indienne, qui posait devant une architecture en ruines façon Hubert Robert. On se tourne vers eux. On entend des « chut » s'élever par endroits dans le brouhaha des chaises. Puis la salle se calme. Et maintenant qu'ils sont tous rassemblés, le paysage lui aussi se tient tranquille. Parce qu'ils sont là, en nombre, à peser sur un des plateaux de la balance, ils lui font équilibre. Ils l'ont remis à sa place.

Il ne me reste plus qu'à prononcer la formule magique : « Attention ! le petit oiseau va sortir. » Tous s'immobilisent, sauf, on ne s'en étonne pas, la femme au sac rose. L'homme à la main sur le visage continue à se voiler la face. Au père, coupé par le cadre, je crie d'avancer de quelques rangs. Chacun prend la pose et s'applique à se transformer en photo, avant même que j'aie appuyé sur le déclencheur. Ils sont déjà dans la boîte, captifs. J'appuie. Voilà ma photo faite, comme aussi ce texte, où il m'est maintenant loisible de placer le point final.